

Aux débuts de la géographie africaniste (1950-1960)
Paul PELISSIER

Jean GALLAIS

Ces quelques pages sont d'abord dédiées à Paul PELISSIER avec toute l'amitié de souvenirs personnels qui, de l'extérieur, paraîtront simplement anecdotiques. C'est aussi une tentative pour rappeler brièvement les préoccupations scientifiques et l'atmosphère des débuts de la géographie africaniste dans les années cinquante dans ce qui était à l'époque l'A.O.F., débuts que Paul PELISSIER a tant contribué à promouvoir.

Le point de départ a été incontestablement l'ouverture que Théodore MONOD a offert à la géographie dans le cadre de l'Institut français de l'Afrique noire (IFAN). Que plusieurs centres IFAN, Ouagadougou, Bamako, Conakry, aient démarré sous la responsabilité de géographes montre le rôle qu'accordait le grand savant africaniste à notre discipline. Au premier rang, à Dakar, était RICHARD-MOLARD que MONOD considérait comme son probable successeur. Le retour en métropole de RICHARD-MOLARD, puis son accident mortel au Mont Nimba en 1951, plaçait son remplaçant Paul PELISSIER au premier rôle.

C'est dans le cadre si agréable mais déjà très étroit du vieux bâtiment colonial du Plateau que je rencontrai celui-ci pour la première fois. La cordialité et la simplicité de l'accueil, l'enrichissement des idées furent pour le jeune soldat que j'étais, hier étudiant, à la fois une sympathie encourageante et un stimulant intellectuel précieux. Un peu plus loin Georges SAVONNET travaillait sur Thiès. Se fabriquaient également les cartes ethno-démographiques de l'Afrique occidentale dont les premières feuilles devaient sortir en 1952 dotées d'un commentaire de Paul PELISSIER posant les problèmes essentiels de l'identité ethnique.

Paul PELISSIER avait déjà écrit des notes substantielles sur des problèmes d'environnement africain : compte rendu de l'ouvrage d'AUBREVILLE sur les forêts (*Cahiers d'Outre-Mer*, 1949), revue critique des idées de CHEVALIER sur la désertification du Sahel (*Cahiers d'Outre-Mer*, 1951). Entre les thèmes centraux particuliers à chaque auteur, le dessèchement climatique pour le dernier, l'action anthropique spécialement les feux pour le premier. Paul PELISSIER constatait l'incontestable responsabilité humaine. C'est en termes des plus actuels qu'il définit la désertification comme « le témoignage du bouleversement d'un monde rural dont la sagesse nous a d'abord échappé et qui gagné par notre goût de l'argent participe avec frénésie à sa propre ruine ». Toute l'œuvre de Paul PELISSIER est déjà orientée et justifiée en ces quelques lignes. Ressortait ainsi l'influence profonde qu'avait laissée l'enseignement

de Pierre GOUROU sur ses élèves bordelais et que la première édition de son ouvrage « *Les Pays tropicaux* » venait en 1947 d'être éditée.

Le questionnaire à la rédaction duquel Paul PELISSIER a contribué « Enquête sur le dessèchement en A.O.F. » (*Bulletin IFAN*, tome XII, n° 4) montre combien, dès cette époque, géographes et naturalistes avaient une compréhension globale du processus et la vanité des querelles soulevées vingt-cinq ans plus tard par certains spécialistes des sciences humaines « redécouvrant » le rôle des rapports sociaux et politiques.

Mais la « carrière » intellectuelle originale de Paul PELISSIER a commencé réellement avec ses deux articles publiés dans les *Cahiers d'Outre-Mer* de 1951 « L'arachide au Sénégal » et de 1953 « Les paysans Sérères ». Ayant pris l'habitude de venir régulièrement à l'IFAN discuter du choix d'un sujet de recherche pour le diplôme d'études supérieures, je trouvai Paul PELISSIER par un chaud après-midi de mars 1951 au retour d'une de ses premières missions dans l'intérieur sénégalais. Avec une modestie qui me remplit de confusion il me demanda mon avis sur le plan de l'article qu'il écrivait sur l'arachide et me parla pour la première fois du rôle du mouridisme. Le spectacle des défricheurs mourides en avant-garde du front de l'arachide, et celui de la caravane automobile luxueuse du Grand Mouride l'avait profondément ébranlé. De nombreuses questions d'avenir et toujours actuelles sont évoquées dans cet article. Que faire des « casiers » du delta du Sénégal et plus tard de ceux de la vallée ? La mécanisation qui peut « affirmer la puissance de telle catégorie sociale » ? La poussée arachidière jusqu'aux confins sub-guinéens ? En bref apparaissaient déjà les préoccupations d'une géographie établie sur le vouloir et le pouvoir des hommes en société, et l'analyse des actions de développement.

Paul PELISSIER mit au service de ces préoccupations une cadence de missions de terrain que j'enviais. Je lis dans cette lettre du début 1952 « trois semaines en avril, deux mois vers juin-juillet... Basse-Casamance où m'attirent les riziculteurs diola, puis front pionnier de Linguère à Kaffrine... D'ici là je compte bien pousser quelques visites aux Sérères de M'Bour, Fatick... ». Chaque géographe africaniste reconnaîtra au passage dans ces projets le point de départ des articles qui allaient suivre dans les deux à trois années suivantes.

Grâce aux discussions avec Paul PELISSIER mon intérêt personnel s'orientait vers la situation des paysans et des pêcheurs des villages péri-urbains, domaine plus prometteur que celui des sujets que m'avait proposés mon directeur de diplôme Charles ROBEQUAIN, bon connaisseur de l'Asie mais ayant peu d'expérience africaine : « L'évolution du port de Dakar depuis 1945 », « La base aérienne de Dakar ». Nous étions bien à la charnière de deux générations de géographes pour ne pas dire à l'ouverture d'une véritable géographie africaniste.

Je relis avec amusement dans mon journal mes notations, me replaçant sans peine dans le climat lyrique de nos discussions : « il a cette flamme d'attention inquiète, d'observation toujours en éveil et qui s'angoisse souvent au choc d'un problème humain. Paul PELISSIER me disait combien il avait été souvent déçu par ces instituteurs noirs qui pourraient être l'âme du pays et qui trop souvent ne veulent pas se souvenir du détail concret, de la vie quotidienne et matérielle de leur peuple... ». Il y avait cependant des exceptions et mon propre travail sur les villages de la presqu'île commença par des discussions intéressantes avec les instituteurs de Ouakam, Yoff, Cambérène...

Je peux dire sans hésitation que les travaux de Paul PELISSIER étaient à cette époque fortement marqués par la préoccupation des déséquilibres irrémédiables pour l'avenir. En ce qui concernait plus modestement les moyens, je comprenais l'observation géographique comme un moyen pour mieux comprendre une certaine culture africaine. Cependant en ce qui me concernait, l'ambiguïté ethno-centriste résistait puisque je lis à la suite d'une visite faite chez les maraîchers de Tiaroye : « j'ai discuté avec un moniteur agricole indigène qui m'a parlé avec amour de ses efforts pour développer parmi ses compatriotes un esprit paysan fait d'attachement au sol, de soins attentifs et continus. Lorsqu'ils en viendront à discuter des espèces,

à travailler heure après heure sur le même sol, à se libérer de la tutelle de la grande famille, ils auront acquis la précieuse mentalité d'un paysan européen. »

Mais enfin quel avenir préparait-on pour l'Afrique noire ? Les élections du 16 juin 1951 dissipèrent quelques idées frileuses. A la suite de graves incidents l'armée fut mise en état d'alerte et nous passâmes la journée en attente autour de l'Hôtel de Ville de Dakar. « Me voici donc condamné à maintenir un ordre, à le défendre. Me suis-je demandé s'il le méritait ? » Une discussion de plus avec Paul PELISSIER, dégagea pour moi les leçons du triomphe de SENGHOR, nouveau venu sur le plan politique, sur Lamine GUEYE, vieux politicien roublard de la SFIO. Ainsi un Sérère, chrétien de surcroît, triomphait d'un Saintlouisien si établi dans le sérail politique ! A ce test l'évolution rapide des esprits se manifestait.

Quelques mois après je revenais en France puis repartais en Algérie. Une correspondance irrégulière mais ininterrompue avec Paul PELISSIER continuait à entretenir mon désir de revenir en Afrique noire pour un long travail de recherche. Relisant les lettres encourageantes et les conseils que Paul PELISSIER m'envoyait à propos de l'insignifiant article tiré de mon diplôme et que les *Cahiers d'Outre-Mer* publièrent, m'apparaît clairement la bienveillante efficacité avec laquelle celui-ci suscita et oriente encore la recherche de plusieurs générations de géographes africanistes.

Avec quelle ouverture aussi Paul PELISSIER accueillait mes réactions d'Algérois de 1953 : « Je comprends vos réactions devant les misères sociales que vous côtoyez à Alger. Ce qui m'inquiète c'est que vous avez déjà l'expérience des médinas noires et que, par comparaison, la situation que vous observez vous semble beaucoup plus pénible. »

A cette époque Paul PELISSIER avait choisi le cadre géographique de son analyse rurale, le Sénégal « pays démesuré... dont je n'ai pas fait encore le tour ». Mais il n'avait pas encore clairement pris en charge la notion si riche mais si exigeante « des civilisations agraires » que par la suite il allait développer de façon si convaincante et utiliser comme sous-titre de son ouvrage. « Les paysans du Sénégal ». Il m'écrivait en février 1953 : « Je pense y faire une thèse sur les types d'occupation du sol. »

Un brusque coup d'accélérateur à la recherche géographique en Afrique de l'Ouest allait être donné quand à partir de 1955 Paul PELISSIER réussit à faire de Pierre MERLIN, Directeur du Service de l'Hydraulique de l'A.-O.F., un actif et puissant partisan de notre discipline. L'ambition de réaliser de grands aménagements fluviaux était dans « l'air du temps ». Elle semblait avant tout être un produit de l'inquiétude sur le dessèchement qui avait marqué la fin des années quarante. Elle était encouragée par la progression des résultats de l'Office du Niger. Elle était enfin motivée par la nécessité de trouver une base rizicole de remplacement à l'Indochine dont la France se déprenait dramatiquement en 1954. L'intérêt immédiat se portant sur l'aménagement du Sénégal, Paul PELISSIER put décider Pierre MERLIN à organiser de nombreuses études de villages de la « Vallée » dont les résultats de plusieurs furent publiés dans les *Cahiers d'Outre-Mer* et quelques travaux sur la vallée du Konkouré en Guinée où un important barrage était prévu.

Une vallée d'avenir prometteur semblait être celle du Sourou, tour à tour affluent et défluent de la Volta, dont les rives quasi désertes pourraient accueillir les migrants originaires des régions surpeuplées du Pays Dogon et du Pays Mossi. Mise en valeur hydraulique et colonisation devaient être pour la décennie 1955-1965 un thème essentiel dont les géographes à côté des agronomes et des hydrauliciens allaient être les investigateurs. Au début 1956 s'implantait autour du projet Sourou un géographe en Pays Dogon. Un géographe était prévu dans la Vallée : il restait le gros morceau, le Pays Mossi que Paul PELISSIER me conviait à étudier. Mais quelques mois après, un nouveau projet d'envergure se découvrait : des études de géographie humaine dans la vallée du Niger — dans un premier temps du Delta intérieur à Tombouctou — sous la direction de Pierre GOUROU. Paul PELISSIER me conseillait d'opter pour ce dernier projet, compte tenu de la richesse géographique de la région et de l'intérêt scientifique d'être dirigé par l'éminent auteur des *Pays tropicaux*.

C'est ainsi qu'en novembre 1956 je retrouvais Dakar pour une courte escale en route pour le delta intérieur du Niger. Au sortir de Yoff je constatais combien « mes » villages Lébou en cinq années avaient été investis par la grande ville. Mais l'actualité politique était encore plus pressante et significative. Le jour même de mon arrivée se mettait en place dans un grand apparat le Grand Conseil de l'A.-O.F. alors que la loi-cadre décidée récemment devait aboutir dans les mois suivants à la mise en place de Conseils de gouvernement pour chaque colonie, à l'autonomie interne pour le moins, à l'indépendance probablement. Dans quel cadre l'évolution politique allait-elle alors rapidement se développer ? Les grandes questions des années 1956-1960 devaient bien être fédération, confédération, balkanisation... ? A Dakar, et particulièrement à l'université, Paul PELISSIER était bien placé pour observer les discussions, les conflits, les rivalités dressant les grandes politiques de l'époque. Les marécages du delta intérieur dans lesquels je partais patauger pour plus de trois années étaient éloignés du tourbillon des idées et des événements, mais j'en ressentais très pratiquement les conséquences dans les querelles exacerbées de villages se traduisant, assez souvent et de façon bien africaine, par des disputes... pour l'honneur de nous accueillir !

Mes brefs séjours à Dakar étaient l'occasion de discussions bien utiles pour moi. Assane SECK, assistant de géographie et leader politique très en vue, y participait le cas échéant. Les cadres géopolitiques de l'avenir de cet immense pays se définissaient à vive allure et avec quelques brusques virages dont la Fédération du Mali fut le plus déconcertant. De façon générale l'optimisme régnait en ce qui concernait le développement. Je me souviens d'une discussion à propos des chances comparées de la Côte d'Ivoire et de la Guinée. Les potentialités de cette dernière nous semblaient en définitive plus prometteuses. On sait que les choix politiques et économiques de leurs présidents respectifs devaient aboutir à des résultats inverses !

Dans les années 1959-1960 Paul PELISSIER était particulièrement préoccupé de la division de l'A.-O.F. en Etats indépendants ne fournissant pas le cadre géographique suffisant à une politique de développement. Qu'allaient devenir par exemple les projets d'aménagement des grands fleuves, Sénégal, Niger, Volta, dont divers Etats se partageaient le bassin-versant ? Ses craintes n'étaient pas vaines et on connaît les difficultés qui ont retardé de plus de vingt ans des débuts de réalisation fort éloignés encore de l'aménagement intégral. Paul PELISSIER présentait à ses étudiants indépendantistes l'alternative pour la suite de l'A.-O.F. : Brésil ou éclatement de l'Amérique espagnole ? Leur réponse était « indépendance d'abord, la Fédération suivra automatiquement » !!!

Les préoccupations de Paul PELISSIER se portaient avant tout sur l'avenir de l'université de Dakar confrontée à la balkanisation de l'Afrique occidentale. En 1960 il n'hésita pas à se faire auprès du président SENGHOR l'avocat d'un statut inter-étatique qui aurait doté l'Afrique d'une grande université aux moyens suffisants et de grand rayonnement international. On sait que le choix retenu fut différent.

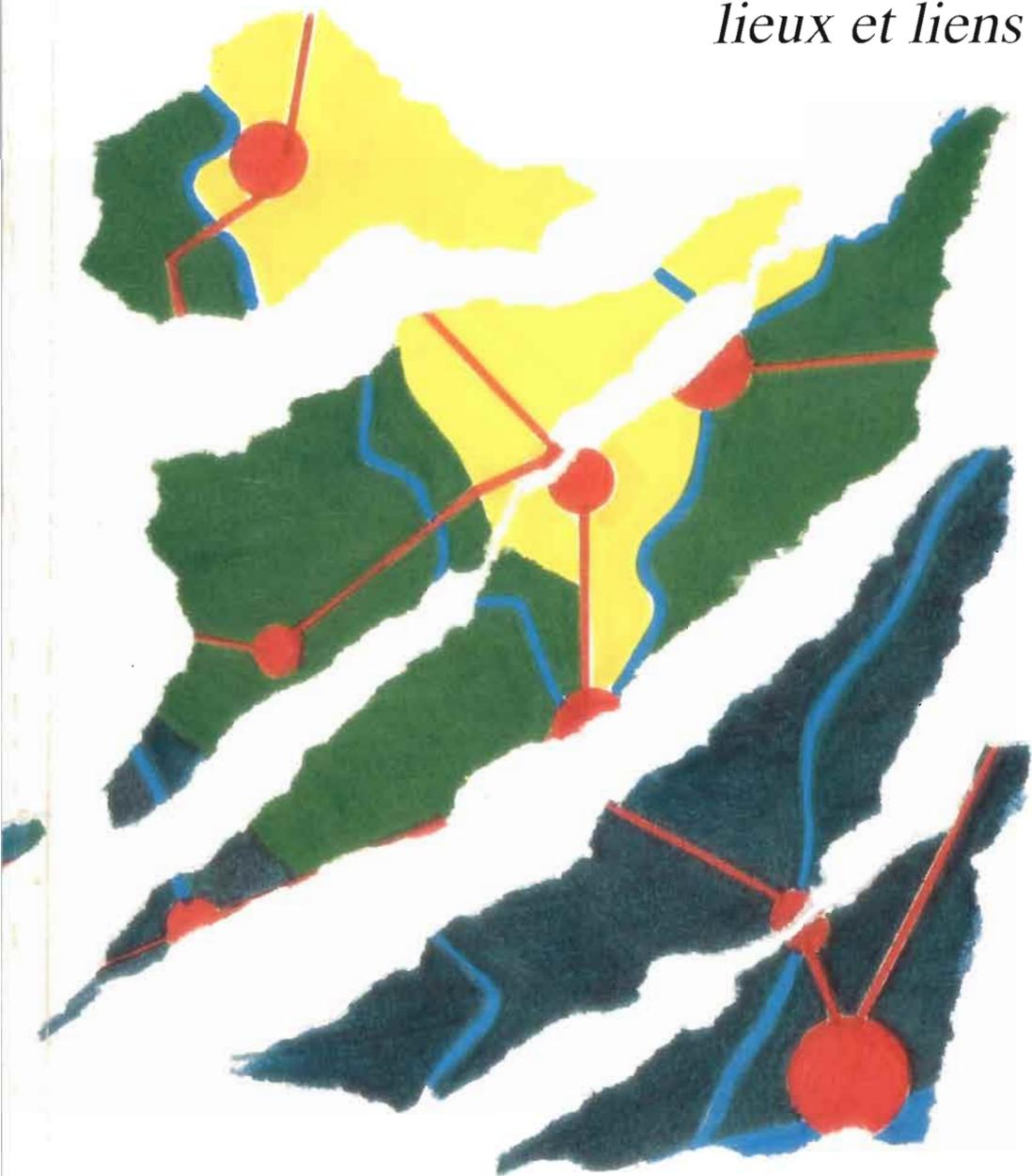
Quand Paul PELISSIER quitta son poste dakarois en 1961 je le trouvai pessimiste sur l'avenir de l'Afrique occidentale, non pas bien évidemment pour des raisons de potentialités naturelles, mais pour les insuffisances et l'inadéquation de l'encadrement politique développé à l'indépendance. Une de ces inadéquations résultait de l'ignorance des paysanneries et des civilisations agraires, chez les « décideurs », qu'il s'agisse des hommes politiques africains ou de beaucoup de techniciens du développement. La publication de sa thèse sur *Les paysans du Sénégal : les civilisations agraires du Cayor à la Casamance*, l'orientation et l'organisation scientifique avec Gilles SAUTTER des études de terroirs dans l'admirable collection de l'Atlas des structures agraires au sud du Sahara ont été des tentatives pour substituer à cette ignorance une connaissance et une prise en compte de la richesse et de la variété des sociétés rurales africaines.

Au-delà du contenu circonstanciel précis dont ce rapide parcours retrace sommairement l'ambiance dans la décennie 1950-1960, je souhaite exprimer un sentiment personnel. Paul PELISSIER a enrichi sa propre pratique géographique et celle de ceux qui ont eu la grande faveur de le côtoyer, d'une constante inquiétude. Si je

ne connaissais pas sa répulsion pour les grands mots je risquerais « une géographie de l'inquiétude ». Laissons la formule, mais il n'en reste pas moins que Paul PELISSIER nous a inspiré le devoir d'une certaine insatisfaction. Insatisfaction créatrice parce qu'elle ne découle pas d'une philosophie décourageante ou d'une idéologie à système, mais qu'elle repose sur l'observation amicale et attentive de la condition et de l'effort des hommes.

Tropiques

lieux et liens



Editions de l'ORSTOM

INSTITUT FRANCAIS DE RECHERCHE SCIENTIFIQUE POUR LE DEVELOPPEMENT EN COOPERATION

*avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique,
de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales
et du Ministère des Affaires Etrangères*

Sommaire

Présentation - P. PELISSIER ET G. SAUTTER

Avant-propos - P. GOUROU

Liens - C. BLANC-PAMARD, A. LERICOLLAIS, J. GALLAIS,
H. ATTIA

Campagnes en devenir - J.-Y. MARCHAL, O. HOFFMANN,
L. MESCHY, J. PELTRE-WURTZ, J. BOULET, G. DANDROY,
C. SEIGNOBOS, B. ANTHEAUME, V. LASSAILLY-JACOB,
B. CHARLERY DE LA MASSELIERE, J. BOUTRAIS, M.-C.
CORMIER-SALEM, A. LERICOLLAIS, C. BLANC-PAMARD,
M. BENOIT, H. RAKOTO-RAMIARANTSOA, O. SEVIN, B.
TALLET, Y. DEVERIN, J. RAMAMONJISOA, L. DUBOURDIEU.

Autour des villes - J.-L. CHALEARD, A. DUBRESSON, G.
SALEM, M. LE PAPE, C. VIDAL, A. MANOU-SAVINA, P.
PELTRE, G. MAINET, Y. MARGUERAT, J.-L. DONGMO,
J. CHAMPAUD.

Compositions d'espaces - A. SECK, M.-C. AQUARONE,
R. POURTIER, J.-P. RAISON, M. LESOURD, A. GASCON,
M. PORTAIS, E. GU-KONU, C. TAILLARD, A. SAUSSOL,
J. BONNEMAISON, L. CAMBREZY, J. PLYA, G. SAVONNET,
E. BERNUS, J.-C. ROUX, A.-M. PILLET-SCHWARTZ, M. PE-
PIN-LEHALLEUR, A. HALLAIRE, J. O. IGUE, A. SCHWARTZ.

Liste des auteurs

Table des matières